

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. JEAN PERRIN

Membre de l'Académie des sciences,

au Panthéon, le lundi 29 octobre 1934.

A L'OCCASION DE L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT

DE

PAUL PAINLEVÉ

Mon cher Jean ⁽¹⁾ — et vous tous qui avez aimé Paul Painlevé, — vous m'avez choisi pour exprimer le deuil que nous retrouvons le même en nos cœurs, en ce jour, où, après un an écoulé, nous venons communier dans l'évocation du grand disparu. C'était me dire que vous saviez son amitié pour moi, et que vous savez l'affection, la confiance, l'admiration, qu'il m'inspirait. J'en ai été profondément touché, sans me croire digne de l'honneur qui m'est ainsi fait. Car je sais parmi vous, — je vois, — tel ou tel autre compagnon qui fut plus étroitement mêlé à ses luttes, et saurait vous parler avec une éloquence où je ne peux atteindre. Mais sans doute vous avez voulu que même l'apparence d'une préoccupation de parti ne pût jeter l'ombre la plus légère sur la sérénité de notre commémoration, et peut-être vous avez espéré qu'un témoin un peu plus lointain aurait

(1) M. Jean Painlevé, fils de M. Paul Painlevé.

chance de saisir en une perspective plus exacte les traits de la noble Figure qui vit en notre souvenir.

Je suis de ceux qui ont connu Paul Painlevé lorsque, savant déjà célèbre, il était encore un jeune homme. Tout d'abord, j'avais admiré en ses écrits ce mathématicien (par là précurseur d'Einstein) qui savait définir le Monde réel auquel s'applique la Mécanique dite rationnelle. Et peu après, grâce à notre cher Jules Tannery, j'avais eu la joie de le rencontrer, étincelant, généreux, ardent, vibrant à tous les grands courants de pensée et d'action, et j'avais été séduit et conquis, en une sympathie si spontanée, si évidente, qu'elle avait du coup entraîné la sienne.

C'était le moment de l'affaire Dreyfus, qui venait opposer quelques rares intellectuels à la presque totalité du Pays, d'abord mal renseigné, puis peu à peu gagné. En ce drame dont la France peut rester fière, car chacun des deux groupes qui s'affrontaient luttait de façon désintéressée pour sa croyance, car aussi nulle autre Nation n'eût permis le redressement de l'erreur une fois commise, Painlevé reconnut où était la Justice, et où dès lors était l'intérêt véritable de la Patrie, de notre Patrie. De notre Patrie, car précisément, et grâce à des hommes tels que lui, nous avons l'honneur et l'orgueil de l'avoir créée telle, au cours de l'Histoire, que toutes nos grandes aspirations, que tout notre Idéal essentiel, font partie de son patrimoine, et que nous les défendons en la défendant, sans connaître de conflit intérieur.

Cet amour passionné de la Justice, que l'affaire Dreyfus révélait chez Painlevé, fut peut-être le trait le plus marquant de son caractère moral. Vous vous rappelez comme il suffisait de lui faire connaître une injustice pour le voir aussitôt frémir et « charger », sans admettre aucune considération, aucun compromis. Et n'est-ce pas de cette passion dévorante que son grand cœur s'est brisé, au cours de cette dernière victoire qui lui permit, en un admirable discours qui fut un acte, de défendre un innocent contre la calom-

nie, et de consolider un des organes les plus importants de notre Défense.

Cette même affaire Dreyfus venait encore prouver à tous une autre caractéristique dominante de Painlevé, le courage. Un autre grand citoyen, Raymond Poincaré, que ces mêmes voûtes recevaient il y a quelques jours, a vanté la crânerie souriante et la joyeuse intrépidité avec lesquelles, quand il l'avait fallu, Painlevé était descendu sur la place publique. C'est qu'en effet, il avait à un haut degré le mépris de toute lâcheté, et, même, la joie du péril. On pouvait s'en douter en le voyant, à toute occasion, se confier au vol encore incertain des avions, depuis les jours où, passager de Wilbur Wright, il avait détenu le record de distance et de durée du voyage à deux, et connu, parmi les premiers, l'ivresse « du rêve millénaire accompli ». Et, depuis, il n'a donné que trop de preuves de sa témérité, lorsque, dans les tranchées ou les forts de Verdun, il saisissait tous les prétextes pour courir un danger qu'il ne croyait pas inutile.

Ce sont là qualités de combattant, mais encore faut-il savoir pourquoi et pour qui l'on veut combattre. Il faut savoir juger une situation, par une intuition qui n'est pas de même sorte que celle qui permet au savant de tirer à loisir les conséquences d'un fait ou d'une idée. C'était là encore une qualité maîtresse de Painlevé. Avec une lucidité prodigieuse, il savait formuler des conclusions inattendues et prophétiques, à partir de données dont l'importance échappait aux autres esprits. Ce fut ainsi que, Rapporteur de la Marine, il sut utilement prévoir, en dépit des étonnements, que les prochains combats navals se livreraient à des distances supérieures à dix kilomètres, et qu'il sut affirmer le rôle futur des sous-marins dans la guerre défensive. Ce fut ainsi, encore, que, de façon plus frappante encore, pour l'Aviation, dont la théorie lui doit tant de progrès, Painlevé a vu tôt et juste. Dès 1910, il comprenait la nécessité de milliers d'appareils. Et la logique des choses a fait que lui-même, sept ans plus tard, lançait la construction d'une flotte de trois mille avions.

Son esprit réalisateur devait comprendre tout ce que, aux heures

tragiques, on peut attendre de l'esprit d'invention. Et c'est, en effet, lui qui créait, en 1915, ce Ministère des Inventions qui rendit au Pays d'immenses services techniques. Il savait bien, au reste, que l'Invention est fille de la Découverte et que, lorsque l'on peut attendre, il faut avant tout favoriser la Recherche pure. Il voulait agir en ce sens et déjà présidait, depuis la retraite de Paul Appell, un comité d'Aide à la Recherche scientifique, auquel il a consacré, dans des conditions émouvantes, l'un de ses derniers déplacements. Le temps et les forces lui ont manqué, mais son effort sera poursuivi, nous nous y engageons.

Même la lucidité ne suffit pas encore au Chef, car on ne peut avoir, dans la conduite des hommes, la certitude ordinaire en Science. Les problèmes sont trop vastes et complexes pour se laisser traduire en termes rigoureux. Et il faut se laisser déterminer par des motifs où la logique a bien une part, mais où intervient aussi, avec l'appréciation de l'importance relative des éléments en présence, un sens aigu des probabilités et des possibilités d'erreur, et aussi, puisqu'il faut manier des hommes, un sens psychologique inutile en science objective.

Que de qualités nécessaires! Et comme on comprend que peu d'hommes aient le courage de prendre des responsabilités! Ce courage, Painlevé l'avait à un degré rare. C'est lui, par exemple, qui décidait, en 1917, quand en définitive il fallait répartir des ressources qu'on ne pouvait disperser en tous sens, la concentration de notre effort industriel sur l'artillerie lourde, les obus à gaz, les avions et les chars d'assaut, selon un programme formidable auquel rien ne fut changé, qui devait être réalisé, et qui le fut, en 1918, permettant la contre offensive décisive et la victoire finale. C'est lui encore qui décida, et qui décida seul, malgré les représentations de fausse prudence, malgré l'avis de nos alliés anglais, cette arrestation du roi Constantin qui libéra notre armée d'Orient.

Et ce n'est même pas tout que de savoir prendre des responsabilités, il faut souvent les prendre vite, sous peine qu'elles soient inu-

tiles. Ici encore, à l'encontre de la sotte fable incompréhensible qui le représentait comme irrésolu, Painlevé s'est révélé hors pair. C'est lui qui, aidé par Vaillant et Galli, obtenait que Paris ne fût pas évacué et que l'on organisât sa défense. C'est lui qui sut rapidement choisir, et imposer pour le commandement, les deux généraux qui sont devenus les grands maréchaux de la Victoire. C'est enfin lui encore qui, en une heure, en un moment, apprenant la défaite de Caporetto, et aussitôt compris et secondé par le Général Pétain, osait donner l'ordre de prélever sur notre front six de nos meilleures divisions, parties le jour même pour le front italien, déterminant un effort anglais parallèle, et amenant le rétablissement qui permit dans la suite la brillante victoire italienne.

C'est ainsi que, Ministre de notre Défense, Organisateur de nos ressources, Homme d'Etat enfin, Painlevé a tenu un rôle que l'Histoire fera apparaître de plus en plus grand. Et vous ne trouverez pas que je manque ici de mesure en saluant en lui l'un de ces quelques hommes, maîtres des leviers de manœuvre, sans lesquels la France eût été vaincue, en un monde asservi et dégradé.

J'ai parlé presque seulement d'actes de combat, qui se trouvent dramatiquement jouer le premier rôle dans la vie d'un homme qui n'eût voulu pratiquer que les arts de la Paix. Je n'ai donc pas tout dit. Je n'ai pas dit qu'il fut grand écrivain et je n'ai pas cherché à résumer son œuvre scientifique. Mais ce ne serait pas encore tout, n'est-ce pas? Ce n'est pas pour cela que vous l'auriez aimé et admiré, même si la Science, la Guerre, et la Politique, ne lui avaient fait un cadre à sa taille. Et faut-il rappeler comment il savait parler de toutes choses? Faut-il évoquer le charme de sa conversation, de son rire, son extraordinaire jeunesse, sa gaieté qui était une force, sa verve, sa vitalité, le flot de ses paroles généreuses, la Flamme qui émanait de lui, et tout ce qui était son Ame?

Il est pourtant un trait de caractère que je veux dire encore, et qui, malgré quelques différences dans les doctrines ou plutôt les techniques, l'apparentait avec le grand Jaurès. C'est, en même temps

que l'invincible indignation devant l'Injustice, une incapacité complète de haïr et d'injurier l'homme que l'on combat, tout en parvenant à ne pas le combattre avec moins d'énergie. Si nous savions suivre cet exemple, si les politiques, les journalistes, les hommes de la rue, comprenaient que presque toujours l'adversaire peut être de bonne volonté et au fond plus semblable à soi qu'on ne le pense, si nous perdions l'habitude funeste de ces railleries malveillantes, de ces insultes, qui font tache dans tant de journaux, et qui blessent et poussent à la résistance celui qu'on aurait pu convaincre, la construction de la Cité future serait plus rapide et plus sûre. Je n'espère pas cette réforme de tous, mais je voudrais qu'au moins des hommes plus nombreux sachent s'élever à ce niveau.

Comment enfin n'exprimerais-je pas le regret profond qui nous vient à tous en pensant que, dans ce temps de trouble et d'épreuve, la Nation se trouve privée des conseils et des actes du grand homme dont notre recueillement célèbre la mémoire. Sa lucidité, si complètement dégagée de toute routine, son énergie, son amour profond de l'Humanité nous auraient à coup sûr rendu d'immenses services, et, à comprendre ce qu'il a fait, nous soupçonnons ce qu'il aurait pu faire.

Et maintenant promettons-nous de nous recueillir quelquefois pour évoquer en notre cœur son Image avec une ferveur consciente. Si nous ne pouvons pas penser, trouver et créer ce qu'il eût pensé et trouvé et créé, du moins imitons sa Vertu. De toute notre pauvre force, faisons-le vivre en nous, et sachons pratiquer envers lui ce Culte des Morts, pure religion de l'Humanité, qui aide nos progrès en faisant survivre en nos âmes ce qu'il y eut de meilleur dans les meilleurs de ceux qui ne sont plus.
